

PORTRAITS LITTÉRAIRES



LA REINE ÉLISABETH DE ROUMANIE

CARMEN SYLVA

Universellement connue et populaire, elle a déjà la douceur et le lointain d'une figure de légende, cette reine qui fila, comme sur quelque ancien et magique rouet, de la poésie à pleine quenouillée, pour tout le monde, pour les grands et pour les petits, de la poésie qu'elle a tirée de son cœur comme une chaude laine.

Dans l'étoffe qu'elle a tissée, elle a représenté les fleuves de son pays allemand, des clochers ajourés et des cigognes, et le dessin en est si joli et si triste que cela donne envie de pleurer.

On ne sait pas bien dans quelle langue ont été écrites primitivement les chansons que cette reine chanta, ni à quelle époque elles furent chantées, car elles ont passé de contrée en contrée, et ont juste parlout ce qu'il faut d'étrangeté naïve pour qu'on les puisse croire très anciennes.

M. Bengesco a bien voulu nous communiquer

une élégante traduction de quelques-unes. Nous l'en remercions vivement au nom du Mois littéraire et pittoresque. A. P.

LE RHIN

Un blanc linceul de brume épandu sur la plaine
A revêtu les bords de mon Rhin bien-aimé;
Je vais partir, hélas! pour la terre lointaine;
Mon beau rêve a pris fin et tout est consumé!

Il règne autour de nous un silence de tombe.
Pas un son, pas un cri; ni voile, ni bateau;
Il fait gris, il bruine, et le brouillard qui tombe
Se répond sur la rive en larges nappes d'eau.

Et dans ce grand silence, auquel la nuit s'ajoute,
Qu'aucune plainte au loin ne trouble sous les cieux,
Sonne, sans que personne au monde ne s'en doute,
L'heure, l'heure fatale et sainte des adieux!

Ces gouttes de brouillard obscurcissant le fleuve,
Tandis que je l'entends gémir et soupirer,
Ce sont, dans cette triste et déchirante épreuve,
Tous les pleurs refoulés que je ne puis pleurer!

Si ces larmes du moins, qui suffoquent ma gorge,
Se figent, comme l'eau de ce brouillard glacé,
Au lieu de me brûler, comme un fer que l'on forge,
Oh! quel soulagement pour mon cœur oppressé!

Adieu, Rhin toujours beau, toujours vert de jeunesse!
Je pars, hélas! La vie, oui, la vie et sa loi
M'ordonnent de quitter la rive enchantresse,
Me frennent pour toujours, et sans espoir, à toi!

ELLE DORT

Les champs dorment, couverts d'un flot de neige blanche,
Dans un rêve profond s'assoupit chaque branche,
On ne voit plus de fleurs!

Dans la nature rien ne vit, rien ne s'agit:
A peine perçoit-on un soufite qui palpite.
Elle dort: pas de pleurs!

Sur la pierre abritant sa tombe solitaire
Volent, sous la soleil d'hiver qui les éclaire,
Des papillons frôleurs.

Un sourire a glissé sur ses lèvres muettes:
Sa main retient encor de pâles violettes,
Elle dort: pas de pleurs!

Et quand du gai printemps reviendra le cortège,
Mon cœur sera toujours aussi froid que la neige,
Sans plaisirs, sans douleurs!

Détourne-toi, passant, avec indifférence;
Ne le réveille pas: suis la route en silence,
Car il dort: pas de pleurs!

A MA FILLE MORTE

Que de fois je regarde, hélas! la porte close!
Que de fois je me dis: Elle va s'entr'ouvrir!.....

*Je vis, comme jadis, voir ma fillette voie,
Vers moi, par bouds légers, en dansant accourir!*

*Si même ce n'était qu'un fantôme, qu'une ombre
Rapide, fugitive et qui me narguerait,
De quel trouble mon cœur, toujours saignant et sombre,
O mon cher auge, à son aspect se remplirait!*

*Je l'ouvrais tout grands mes bras, ravie, émue,
Sans un mot, sans un cri, sans un seul mouvement,
Pour que la vision un moment entrevue
Ne se dissipe pas trop tôt, trop brusquement!*

*Et si discrètement de loin tu me fais signe
Qu'il faut t'en retourner bien vite d'où tu viens,
J'aurai, pour peu de temps du moins, la joie insigne
D'avoir enfin reçu le plus cher de mes biens!*

CHEZ LE MENUISIER

*De mon frêle berceau prenis une planche usée,
Puis un morceau de mon petit lit d'autrefois;
Un autre, de ma couche heureuse d'épouse;
A mon lit de malade arrache encore un bois!*

*Tu me faras ainsi, pour combler mon envie,
Un solide cercueil, aux grands clous bien plantés,
Et dans tous ces débris de ce qui fut ma vie
Je gènerai des maux par la vie enfants!*

PENSÉES

*On ne peut jamais être fatigué de la vie; on n'est
fatigué que de soi-même.*

*Il y a une bonté qui repousse et une méchanceté
qui attire.*

*La « simple vérité » est plus complexe qu'une
femme.*

*Une femme incomprise est une femme qui ne com-
prend pas les autres.*

L'amour et la politique sont la mort de l'amitié.

*Un grand malheur donne de la grandeur même
à un être insignifiant.*

*Ne faites pas souffrir qui vous aime; mort, il se
vengera.*

*La contradiction anime la conversation. Voilà
pourquoi les Cours sont si ennuyeuses.*

*La bêtise se met au premier rang pour être vue;
l'intelligence se met en arrière pour voir.*

*Pour être l'ami d'un souverain, il faut être sans
passion, sans ambition, sans égoïsme, clairvoyant
et prévoyant, enfin pas homme.*

*La prudence est un parfum qui dissimule de l'air
vicié.*

*Pendant nombre d'années, vous n'osez croire à
votre propre expérience, parce qu'elle diffère de celle
des autres.*

*Il faut bien connaître les hommes avant d'avoir
le courage d'être seulement et simplement soi-même.*

La jeunesse juge, la vieillesse absout.

*Il y a des femmes majestueusement pures comme
le cygne. Froissez-les; vous verrez leurs plumes se
brûler pendant une seconde; puis elles se détour-
neront silencieusement pour se réfugier au milieu
des flots.*

CARMEN SYLVA.

(Traduction de Georges Bengesco.)

